

chicanes où la mauvaise foi, le mensonge ont soulevé la plus large part, intéressent-elles beaucoup le peuple ? Si on l'aimait sincèrement ne lui prouverait-on pas, quand il se présente une question vitale pour lui, ne s'efforcera-t-on pas alors de l'éclairer, de lui montrer la voie qu'il doit suivre ?

Si la presse mettait de côté ses divisions, ses débats acharnés pour faire triompher tant de causes qui constituent le salut d'un peuple, telles que l'économie, la tempérance, l'enseignement agricole, la colonisation, etc., quel bien immense ne ferait-elle pas, quel progrès véritable n'opérerait-elle pas dans notre population ? Elle édifierait, fortifierait, inspirerait en elle une grande confiance, et on aurait recours à elle comme on a recours à un ami dévoué, éclairé, expérimenté. Pourquoi cette défiance que l'on nourrit généralement aujourd'hui contre les enseignements de la presse ? Il est pénible de l'avouer ; cependant il le faut. Cette presse a souvent oublié sa mission, elle a forfait à son devoir, elle a semé l'erreur là où elle devait répandre la lumière. Les journalistes se sont souvent prêchés eux-mêmes, au lieu de donner de salutaires enseignements, de faire entendre une saine doctrine. Ils ont souvent cherché à exciter les passions, et ces passions se sont déchainées contre eux ; ils ont soulevé les vents impétueux, et ils recueillent la tempête.

Aujourd'hui, que nos confères qui n'ont encore rien dit sur le sujet qui nous occupe, nous pardonnent si nous osons leur adresser une question au nom du peuple de la campagne : L'enseignement agricole est-il devenu nécessaire dans nos écoles de campagne, et ne doit-on pas savoir gré à M. le Surintendant de l'Éducation pour avoir préparé les voies à ce progrès en rendant cet enseignement obligatoire dans les écoles Normales d'où doivent sortir la plupart des instituteurs qui seront chargés de l'instruction de nos enfants.

Si on a la complaisance de nous répondre, qu'on en soit bien persuadé, on fera faire un grand pas à la cause que nous défendons, puisque M. le Surintendant n'attend, croyons-nous, que l'expression de l'opinion publique pour prendre des mesures nécessaires à l'exécution de ce projet.

Dans notre prochain numéro nous publierons les réponses que nous aurons reçues, afin de faire connaître à nos lecteurs de la campagne quels sont les journaux qui s'occupent de leurs véritables intérêts.

Nous ne pouvons terminer sans dire un mot de la vie et de la mort d'un de nos plus anciens cultivateurs. C'est un beau modèle à offrir à la jeune génération ; nous empruntons au *Courrier du Canada* les détails suivants :

Dernièrement s'éteignait à St. Irénée, comté de Charlevoix, un de ces vénérables vieillards comme il en existe encore un bon nombre dans nos campagnes. Le 19 septembre, Alexandre Leclerc rendait à Dieu sa belle âme et ses quatre-vingts ans. Cent seize enfants et petits enfants, après avoir honoré sa vieillesse de tout leur respect, sont venus s'agenouiller en pleurs sur sa tombe le jour de sa sépulture.

Alexandre Leclerc, comme tous les enfants de nos cultivateurs, avait puisé dans l'éducation du foyer paternel cette piété, cette charité, cet amour du travail qui caractérisent notre population agricole. Jeune encore, il alla s'enfoncer dans les forêts de la côte nord, et plein de confiance en la Providence et dans ses forces, il entreprit cette œuvre colossale qu'on appelle le défrichement d'une terre en bois de bout. Les débâcles, les fatigues et les contre-temps ne lui firent pas défaut, mais rien ne put le décourager, et au bout de quelques années d'un travail opiniâtre, il était propriétaire d'un champ qui ne tarda pas à être le centre d'une nouvelle colonisation qui s'agrandit d'année en année, et qui forme aujourd'hui la belle et riche paroisse de St. Irénée, etc.

CORRESPONDANCE.

Renseignements agricoles.

Monsieur le Rédacteur,

Votre intéressante *Gazette* voudra-t-elle donner place à quelques renseignements agricoles concernant la partie supérieure du Comté de Bonaventure.

Depuis longtemps, on n'avait eu un été aussi pluvieux. Le vent de nord-est n'a pour ainsi dire cessé de souffler. C'est au point qu'un protestant disait à un catholique : " Vous autres, vous avez toujours bien un proverbe qui est vrai : c'est qu'il vente les deux-tiers de l'année comme le Vendredi-Saint et cette année, on *Holy Friday we had East wind.*"

Ce vent d'est nous amène les brouillards du golfe, et nuit beaucoup à la végétation.

Cependant, malgré ces désavantages, la récolte promet bien. Celle du foin est terminée, et, Dieu en soit beni, depuis longtemps elle n'avait été aussi abondante. Le foinage a pourtant été une œuvre de patience cette année ; car presque tout le foin a dû être tourné et retourné, amassé et étendu de nouveau, pour beaucoup, deux à trois fois, vu les fréquentes averses. Pour cette raison, sa qualité laisse un peu à désirer, quoique la manière de l'arranger par ici pare à cet inconvénient. On le met généralement en *berges*, grosses *mules* qui ont de 16 à 20 pieds de haut ; on les foule à mesure avec soin, et la partie supérieure qui ressemble à une tuque, est *peignée* au rateau et recouverte en paille façonnée en forme de toit circulaire. Jamais la pluie pénètre au-delà de deux pouces. En quelques jours, le tout forme une masse compacte ; et quand on veut y prendre du foin, on coupe des *menées* verticales avec la hache, tout comme on le ferait sur le dos d'une balaine. C'est l'opinion par ici que le foin est de bien meilleure qualité, arrangé de cette manière ; et les acheteurs font même une différence dans le prix. Souvent on dispose le grain de la même manière, vu que les granges sont en général assez petites.

Dans nos paroisses, on ne cultive pas suivant les règles de l'art, on fait ce qu'on a vu faire à ses pères, jamais plus, quelquefois moins. Tant que la terre n'est pas tout à fait épuisée, on se vante dans le chemin de la routine. Mais la négligence à recueillir les précieux engrais qui se perdent de tous côtés, la négligence à fossayer convenablement, la négligence surtout à bien choisir la semence et à faire des labours d'automne, cette négligence produit sur les ressources de nos agriculteurs les mêmes effets que la consommation sur les forces du corps humain : elle les épuise peu à peu. On ne se donne pas la peine d'ouvrir